

IDENTITE, ALTERITE ET PERSONNALISATION

Pierre TAP *

L'IDENTITE COMME STYLE ET COMME ITINERAIRE

Selon l'hypothèse fonctionnaliste classique, les activités en rôles seraient à considérer comme la simple traduction individuelle des prescriptions sociales. Pourtant l'individu engagé dans une activité socio-technique, inséré dans un réseau interpersonnel et inscrit dans un système organisationnel, joue ses rôles selon un certain style et y utilise de multiples stratégies personnelles. La relative originalité qu'il peut y manifester ne l'empêche, ni de prendre en compte les résistances que lui opposent la situation, le contexte technique et les autres acteurs, ni de respecter les règles, associées à son statut et à la définition institutionnelle de ses rôles.

Ce style se caractérise à la fois par des "stratégies fonctionnelles" (manières d'agir, modes d'investissement de la tâche) et des "stratégies identitaires" (modes d'affirmation, de prestance, de reconnaissance). Ces dernières sont particulièrement actives lorsque les situations et les relations sont vécues sur un mode critique ou conflictuel. Elles se présentent alors comme des formations réactionnelles à la dispersion et à l'impuissance du moi. En toute circonstance elles se révèlent à travers les conduites, comme des logiques, éventuellement obscures et irrationnelles, mais repérables.

Toute conduite humaine a pour caractère d'être réponse, à la fois à une désadaptation provoquée par la situation (par incapacité à satisfaire un désir personnel ou à répondre à une demande sociale) et aux problèmes qui sont posés au sujet-acteur, par la division entre les institutions (1). Ces problèmes peuvent

provoquer chez lui, sur le mode conscient ou inconscient, soit la soumission, par le choix de la conduite majoritaire, avec le refoulement du conflit, soit le clivage interne, le cloisonnement des conduites provoquant l'impuissance, la révolte ou la fuite, soit la tentative de dépassement par la recherche d'une solution intégrative des éléments contradictoires.

La structure d'une conduite dans une situation donnée ne dépend pas seulement des pressions externes à la conformité, mais de l'intervention de processus internes, visant

- à un effort d'unification et de coordination (fonction de la personnalité);
- à la réalisation d'une image de soi permettant l'appropriation d'identités sociales diverses, mais dans une continuité entre différentes temporalités, grâce à la construction d'un horizon temporel personnel cohérent, du passé à l'avenir, (processus d'identisation);
- à la recherche de significations, de valeurs, d'idéaux susceptibles de légitimer les conduites et de les rendre plus autonomes, par et au delà de la simple reconnaissance sociale, (construction des actes de personne).

Ces processus de construction de, et par, la personnalité, l'identité et la personne, sont constamment sous l'influence de régulations sociales, dont la pluralité, les oppositions, les contradictions internes ou externes, peuvent être source d'interrogations et d'inventions, si le sujet réussit à dépasser la double emprise que constituent la puissance du groupe, ou de personnes privilégiées en son sein, et les contradictions dans les institutions.

La conduite, comme réponse à une quête d'image idéale de soi, s'opère dans une restructuration, à deux versants interdépendants, des processus régulateurs subjectifs, et des sollicitations et régulations émanées des oeuvres et des institutions.

Le cadre ainsi posé il convient de définir l'identité personnelle, avant d'envisager les conditions de son interstructuration avec les identités sociales.

1. L'identité comme style.

L'identité personnelle peut être définie comme le système de représentations et de sentiments à partir desquels le sujet construit et utilise un horizon temporel. Grâce au sentiment d'identité il peut en effet se percevoir le même (idem) dans le temps, se vivre dans une continuité existentielle ; il aspire aussi à une certaine cohérence, et dans ce but, organise et coordonne ses conduites en fonction de ses aspirations, de ses désirs ou de ses fantasmes afin de rester lui-même (is dem) ; enfin il préserve une positivité, une estime de lui-même, dans le but de canaliser angoisses et sentiments d'échec.

Mon identité c'est donc ce qui me rend semblable à moi-même et différent des autres, c'est ce par quoi je me sens exister en tant que personne et en tant que personnage social (rôles, relations, fonctions) ; c'est ce par quoi je me définis et me connais, me sens accepté et reconnu, ou rejeté et méconnu, par autrui, par mes groupes ou ma culture d'appartenance, de référence ou d'accueil.

La quête de l'identité personnelle n'est évidemment pas indépendante du corps et de l'évolution bio-sociale des désirs sexuels. Mais elle n'est pas non plus séparée des processus de communication avec autrui, de l'engagement dans des groupes et des mouvements sociaux, de l'adhésion à des systèmes de valeurs ou de l'action, le plus souvent inconsciente, de processus idéologiques sur les conduites ou les représentations du sujet. Comme l'a fort bien noté Sainsaulieu "le principe même de l'adhésion résulte d'un mécanisme complexe d'édification permanente de la personnalité où le déchirement entre ses divers univers d'appartenance et les contradictions qui en ressortent projettent l'acteur social dans un choix conscient entre les moyens de défense de son identité" (1977, p.347).

* L'identité comme instrument de catégorisation.

Par analogie, prenons le concept de style tel qu'utilisé dans le domaine artistique. Il y est défini comme un système institué de codes, de procédures et de recettes permettant de définir, de recenser et de catégoriser une production, de la classer dans le genre dont elle fait partie et qui la spécifie (style Louis XV, style impressionniste...). On pourrait ainsi dénombrer autant de styles que de genres.

N'en est-il pas de même des identités collectives : identités sexuelles, identités familiales et professionnelles, ethniques, régionales et nationales ? Comme les styles, chacune d'elles représente la particularité d'un genre. A partir d'elles les individus pourront être décrits, classés et intégrés dans les catégories dont ils font partie, (2).

Les identités sociales, comme les styles, seraient dès lors des moyens mis en place a priori, sous l'autorité et l'emprise des institutions et des groupes socio-culturels, pour situer les individus mais aussi les inciter à agir et à produire en fonction et dans le cadre de l'orthodoxie idéologique qui a présidé à la différenciation, en même temps qu'à la généralisation des caractéristiques ainsi prédéterminées.

* l'identité comme instrument de singularisation.

L'artisan qui oeuvre dans le cadre d'un style impliquant le respect de codes fortement prescrits, peut cependant arriver à personnaliser son ouvrage, sans trahir le style. Cependant "l'individuation du style n'implique pas nécessairement la subversion des règles, mais au moins un certain degré de liberté dans la façon de les assumer : l'artisan le plus respectueux, le plus laborieux peut être un artiste si son effort même pour appliquer docilement les normes à un matériau rebelle le conduit comme malgré lui à conjuguer tradition et invention, sinon apprentissage et révolte, et à imprimer ainsi sa marque à son oeuvre", (3). Ceci est plus vrai encore pour l'artiste ayant réussi à trouver son propre style, au delà de ses maîtres et de ses apprentissages (par exemple le "style Picasso" catégorise un seul individu, et par là le singularise).

De même l'identification pourrait correspondre à l'appropriation successive de styles collectifs, à partir desquels, grâce à un travail progressif, par de multiples retouches et ajouts, par régulations sectorielles, mais sans remettre fondamentalement en cause les caractéristiques structurales de ce style, le sujet en viendrait à développer l'image d'un authentique "soi-même" et à poser des actes, engager des conduites, qui porteraient la marque d'un style véritablement singulier, malgré son origine

collective. Le changement personnel serait le résultat d'un développement par extension structurale (4).

La novation ne peut se produire que grâce à l'introduction d'écarts par rapport aux normes du style de référence, même si ces écarts sont régulés et ne défigurent pas le style. Toute invention implique une transgression plus ou moins accusée des codes. Cette transgression serait rendue possible par l'existence simultanée d'une pluralité de "traits libres", échappant à tout code manifeste, mais susceptibles de s'organiser en sous-codes implicites favorisant le jeu créateur des connotations, permettant l'émergence d'un surcroît ou d'une marge de sens. Mais cet excès ne peut favoriser la création que si s'opère, dans le même temps, une rupture. La novation ne structure qu'à condition de déstructurer d'abord.

Appliquée à l'identité cette hypothèse apparaît riche d'apports. Les conduites égocentrées, et l'image de soi qui à un moment donné leur est associée, ne changent que si interviennent à la fois une rupture énergétique, une transgression des valeurs et des codes jusque là suivis, assumés et intériorisés, et un excès

de traits et valeurs "libres", liés par simple connotation au système antérieur, mais susceptibles maintenant d'être directement activés, dans la mobilisation restructurante, accompagnés d'émotions et sentiments divers, d'estime de soi ou de scepticisme, d'échec ou de réussite, d'avidité ou d'écoeurement, de solitude ou de trop-plein relationnel. Par cette mutation cognitive et affective non seulement le sujet affirme sa différence et sa singularité mais il renforce ses capacités individuantes en instaurant ce qui pourra être considéré a posteriori, comme un nouveau style.

Si la notion de style est donc particulièrement bienvenue pour simuler analogiquement le fonctionnement de l'identité, il faut bien admettre qu'elle risque de renforcer le caractère statique et conservateur dont l'identité est déjà fortement connotée. A vrai dire style et identité entrent tous deux dans un mouvement de totalisation (désir de dépassement des insuffisances et des manques, quête d'absolu) qui les empêchent de rester bien longtemps les invariants d'un état

quasi-stationnaire. Par ailleurs le jeu des pressions, internes et externes, auxquelles le sujet se trouve constamment confronté, l'oblige à prendre en compte les exigences du cadre et du moment, ainsi que les limites socio-spatio-temporelles de ses propres changements.

2. L'identisation comme processus partiel de personnalisation.

Comme genèse et histoire de l'identité personnelle, l'identisation est par hypothèse l'un des processus fondamentaux de la personnalisation, que je définirai comme l'ensemble coordonné des processus par lesquels la personne émerge, s'ancre, se signifie, se valorise et s'oriente, au travers et au delà de crises périodiques.

En situation de rupture interne ou externe, l'individu est confronté à l'instabilité des images de soi. Il "s'installe" dans une crise identitaire. Paradoxalement c'est au moment où l'identité semble compromise que le processus d'identisation est le plus présent, (5).

Comment singulariser les fonctions et les effets du processus d'identisation par rapport au processus de personnalisation qui l'englobe ? Quelles sont les causes et les conditions de son émergence et de son fonctionnement ?

Il n'est de processus que référé à une temporalité longue et possédant des caractéristiques précises. Dans les temporalités présentées sur le mode du développement (succession, répétition et complexification) la notion de processus tend à s'assimiler à celle de mécanismes régulateurs.

Le "temps processuel" implique par contre l'incertain, l'imprévisible, la violence, l'intrusion d'une discontinuité réelle, radicale, différente de la discontinuité des coupures abstraites de la succession. Il implique aussi la rupture, par absence ou catastrophe, et l'excès d'énergie ou de traits non encore codés ou formalisés.

La personnalisation et l'identisation ne peuvent donc être présentés comme des développements continus. Ce sont des processus orientant une histoire faite de ruptures, d'à-coups, de retours en arrière, de stagnations et de progressions subites.

Ces changements ont des conséquences non seulement sur la représentation de la

position, du statut et du rôle des acteurs, mais aussi sur la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes et de leurs pratiques.

Les dimensions de l'identité et les processus qui en permettent l'instauration, le maintien ou la transformation, ne sont pas indépendants de la façon dont la personne est définie par la culture d'appartenance en termes d'idéal, de droits et de devoirs. Ils participent des idéologies de la personne, dont on peut situer l'apparition et suivre l'évolution au cours de l'histoire de l'humanité.

Le statut de la personne et la définition de ses attributs se sont progressivement transformés en fonction de l'évolution des conditions d'existence et en liaison constante avec les croyances, les mythes et les pratiques religieuses et sociales. A titre d'exemple, les religions monothéistes ont accompagné l'émergence progressive d'une intériorité et d'une responsabilité individuelle. D'autre part le développement de l'artisanat favorisa l'accession à l'autonomie et à l'affirmation de soi par la production d'oeuvres personnelles. Le compagnonnage a orienté de façon spécifique la solidarité, la compétition et la coopération, la formation et la promotion, ainsi que l'appropriation du sentiment qu'en participant à plus que soi, le compagnon construisait sa propre identité.

A partir de ces remarques il convient dès lors d'élargir la notion d'identisation en y incluant les dimensions suivantes :

- * Le sentiment d'identité est la dimension temporelle de la conscience et de la connaissance de soi. (sentiment de continuité, horizon temporel)
- * Le sentiment d'unité ou de cohérence en est la dimension structurale, dynamisant la quête intégrative et la défense de l'intégrité.
- * Le Moi est constitué d'identités diverses, chacune en rapport avec un aspect, un territoire, ou une possession de la personne (les "miens"). Ainsi le Soi c'est la conscience du corps (identité physique), c'est ce qui dit "je", porte un nom, signe, a des droits et des devoirs (identité grammaticale et juridique), qui assure et renforce ses racines (identité ethnique, nationale, régionale), qui joue des rôles, assume des statuts, accepte des normes et des règles (identité sociale), construit un système de

valeurs, se situe par rapport à des systèmes idéologiques (identité culturelle), et qui se défend contre les discriminations et les stigmatisations.

* L'identité personnelle suppose la séparation, l'autonomie et l'affirmation; Le sujet y développe le sentiment fondamental "d'être cause", et par là d'être reconnu dans ses capacités.

* Elle se renforce dans le sentiment d'originalité;

* Elle s'enracine dans l'action et la production d'oeuvres;

* Enfin elle s'institue comme Valeur et par la hiérarchisation de Valeurs.

Mais ces dimensions présentent, au bout du compte, une image idéale du fonctionnement identitaire. En effet les aspirations du sujet sont constamment barrées et les défenses contrecarrées. Avec Pontalis on peut bien sûr s'interroger sur la validité de la "conception d'un sujet unifié et unifiant, d'un sujet pouvant se reconnaître comme soi-même, comme soi et même, c'est à dire comme unité et continuité, certes précaire, labile, altérable, mais qui serait susceptible d'échapper dans son être à l'irréductibilité du conflit, à l'altérité de l'inconscient, à l'inconciliabilité des représentations, à la partialité des pulsions, à la multiplicité des identifications" (1975, p.273). Il sera donc nécessaire d'analyser ce qui peut aliéner l'individu et comment il y réagit. Peut-on dire par exemple que la socialisation est aliénante ?

LA SOCIALISATION ET LA COERCITION SOCIALE.

La socialisation est souvent définie, depuis Durkheim, comme le processus par lequel l'enfant tend à acquérir par apprentissage, et à intérioriser, les moyens d'action et de connaissance, conformes à ses milieux ou groupes d'appartenance. Le sujet intègre ces données, d'abord extérieures, à la structure de sa personnalité, sous l'influence d'expérience sociales, et grâce à la médiation active d'agents sociaux significatifs.

Ces processus d'intériorisation et d'intégration des données socio-culturelles lui permettent de s'adapter aux nécessités de l'environnement physique comme aux exigences de l'entourage social.

D'après Durkheim le système d'éducation s'impose aux individus avec "une force généralement irrésistible", et il sert à transmettre les exigences et acquis de la

société tout autant qu'à perpétuer celle-ci. La société ne peut vivre en effet que s'il existe entre ses membres une homogénéité suffisante ; or "l'éducation perpétue et renforce cette homogénéité en fixant d'avance dans l'âme de l'enfant les similitudes essentielles que réclame la vie collective". Mais la vie sociale implique aussi une différenciation, une diversité, sans lesquelles la coopération serait impossible. Ici encore l'éducation tendrait à assurer "la persistance de cette diversité nécessaire en se diversifiant elle-même et en se spécialisant", (1922, 3^e éd., 1977, p. 50).

Durkheim démontre que l'éducation n'a pas pour objet unique et principal l'individu et ses intérêts. Elle est avant tout le moyen par lequel la société renouvelle perpétuellement les conditions de sa propre existence.

Sa conception est bâtie sur l'hypothèse centrale selon laquelle l'action sociale consiste "en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel elles s'imposent à lui" (1895, 9^e éd. 1947, p. 5). Ces "manières" ne doivent pas être perçues dans leur matérialité, mais comme des représentations collectives transmises d'une génération à une autre, et acceptées par la majorité des membres de la société concernée. Elles sont extérieures aux individus dans la mesure où elles leur préexistent, les transcendent, et leur survivent. Mais elles sont également obligatoires, leur non-application pouvant faire l'objet de sanctions. Ces deux caractères, d'extériorité et d'obligation, en impliquent un troisième qui est la nécessité pour l'individu d'apprendre à discerner ces "manières" et à les assimiler. Tel est le rôle de l'éducation/socialisation.

Selon Durkheim il existerait en nous "deux êtres qui, quoique inséparables doivent être analytiquement distingués". Le premier constituerait ce qui en nous est de l'ordre de l'univers privé, nos traits de caractère ou de tempérament, notre hérédité, les souvenirs et les expériences liés à notre histoire personnelle. C'est ce que l'auteur appelle "l'être individuel". Le second correspondrait au système d'idées, de sentiments et d'habitudes qui expriment en nous, non pas notre

personnalité, mais les différents groupes dont nous faisons partie ; telles sont les croyances et pratiques religieuses et ou morales, les traditions nationales ou professionnelles, les opinions collectives de toute sorte. "Leur ensemble forme l'être social. Constituer cet être en chacun de nous, telle est la fin de l'éducation" (1922, ed. 1977, p. 51).

Un second clivage est supposé par Durkheim, entre la nature sociale et la nature animale de l'homme. A cette dernière on peut associer, selon lui, l'égoïsme, le désir et le plaisir qui doivent être "subordonnés à des fins plus hautes, soumis à l'empire de la volonté" renfermés dans de justes bornes.

L'enfant apprend le sentiment du devoir et la volonté à travers les recommandations et les conduites des parents et des maîtres. Quatre conditions sont nécessaires à cet apprentissage :

1. L'adulte doit avoir un ascendant sur l'enfant
2. La pression exercée par l'adulte doit être faite dans le but d'édifier un être nouveau à partir de ce qu'il y a de meilleur en l'homme. Les règles sociales et morales favoriseraient donc un dépassement individuel et collectif.
3. L'enfant est facilement suggestionnable, accessible à la contagion, enclin à l'imitation. On peut donc s'appuyer sur ces "dispositions" pour l'influencer.
4. Mais pour que les trois conditions ci-dessus deviennent opérantes il faut que le caractère "sacré" de l'autorité morale soit vécu par les parents et les maîtres dans leurs conduites quotidiennes. Pour donner confiance à l'enfant, ils doivent personnifier et incarner le devoir.

L'objectif de l'éducation serait de favoriser l'appropriation par l'enfant de l'esprit de discipline et d'abnégation et l'apprentissage de l'autonomie, c'est à dire l'attitude de la volonté, qui accepte la règle parce qu'elle la reconnaît rationnellement fondée. "La liberté est fille de l'autorité bien entendue. Car être libre ce n'est pas faire ce qui plaît c'est être maître de soi, c'est savoir agir par raison et faire son devoir" (1922, éd. 1977, p. 68).

Cette conception est historiquement datée et peut difficilement être adoptée telle

quelle aujourd'hui. On sait cependant combien cet auteur influence de façon persistante les recherches sociologiques.

Parmi les multiples critiques possibles je retiendrai la suivante : La socialisation ne se réduit pas à l'intériorisation des valeurs sociales et morales. On peut assurément être d'accord avec Fauconnet lorsqu'il déclare : "Si faire une personne est actuellement le but de l'éducation, et si éduquer, c'est socialiser, concluons donc que, selon Durkheim, il est possible d'individualiser en socialisant" (in Durkheim 1922; éd. 1977, préface, p. 17). On peut aussi être d'accord avec Rocher, fervent durkheimien, lorsqu'il pense que "ce que l'on peut appeler la "personnalité sociale", c'est en définitive cette identité, c'est à dire la définition qu'un personne peut se donner à elle-même et donner aux autres en tant que personne à la fois individuelle et sociale, qui lui assure une place dans la société et une certaine unité ou cohérence de son être et de son agir" (1968, T. 1, p. 63). Pourtant une analyse précise de la conception durkheimienne montrerait que celle-ci tend, soit à laminer l'identité individuelle en l'assimilant à l'identité sociale, au point de l'y dissoudre complètement, soit à les envisager comme entités clivées, dans l'individu lui-même.

LA SOCIALISATION COMME ANCRAGE DES IDENTITES

L'individu est introduit, par le jeu des incitations éducatives, des exigences de travail, des contraintes et invites sociales et culturelles, à une pluralité d'institutions, dont chacune répond à une visée particulière dans l'ensemble de la société, et procède selon des modes originaux de relations interpersonnelles. Les individus apprennent à différencier ces modes, ce qui les amène à se comporter eux-mêmes différemment, en milieu familial ou en milieu scolaire, dans un groupe de camarades ou dans un groupe professionnel. Chaque institution use par ailleurs de méthodes différentes pour s'adapter les individus, par conditionnement ou régulation des habitudes, par sympathie ou régulation affective des attitudes, par appel à la conviction idéologique ou par référence à la capacité de raisonnement des individus et à la rationalité supposée des objectifs collectifs poursuivis.

1. L'ancrage du sujet dans les institutions.

Ainsi dès son enfance, l'individu est ancré dans une pluralité de sous-systèmes sociaux, par rapport auxquels il s'adapte, et dont les règles et les instruments l'aident à construire ses propres conduites et ses propres systèmes d'évaluation.

Dans chacun des sous-systèmes sociaux il trouve les instruments affectifs, cognitifs et pratiques, lui permettant de construire une personnalité sociale, c'est à dire l'ensemble des moyens de contrôle et de régulation de ses propres activités, entrant en concordance relative avec les contrôles et régulations spécifiques de chacun des sous-systèmes sociaux. Mais il y trouve aussi les moyens et arguments de mise en place d'une image de soi socialement valorisée et personnellement valorisante, et qui fera l'objet de fréquentes réévaluations. Ce processus d'identisation est en effet une quête continue, marquée par une succession d'identifications et d'étayages (5).

Il s'appuie sur ses parents, ou sur d'autres adultes ou aînés, et s'identifie à eux, ou les imite, pour lutter contre l'angoisse de sa propre impuissance et sujétion. Ce faisant il s'approprie leurs compétences affectives, cognitives, pratiques et axiologiques. Mais cette quête est en même temps une tentative d'unification, un effort pour trouver un style, impliquant unité et continuité. Des régulations sont nécessaires entre identifications contradictoires, entre pressions de l'organisme, incitations socio-culturelles et désirs spécifiques de l'enfant, en particulier le désir de "faire seul", d'être autonome, de ne pas se limiter à l'image que les autres lui renvoient et aux attentes qu'ils expriment. L'enfant est donc amené à manifester des oppositions par défense et affirmation.

La famille, et surtout l'école lui permettent d'accéder aux oeuvres sociales et culturelles. Les apprentissages initiatiques qu'implique cette accession, favorisent le processus d'étayage et d'appropriation. Ces oeuvres vont dès lors devenir capacités techniques, puissances de signification et supports d'activités imaginaires, propres à l'enfant, facilitant ainsi l'émergence et la structuration de sa personnalité.

2. La socialisation comme intégration de la personnalité :

La coordination et l'unification des conduites proviennent donc surtout des identifications développées dans les relations avec les personnes-supports des sous-systèmes institués (famille, école...). En se conformant l'enfant se confirme dans son identité propre tout autant qu'il s'étaye sur autrui, qui ainsi le conforte. Avant 6 ans l'enfant a des conduites et des systèmes de référence juxtaposés. L'ancrage socio-culturel et l'intériorisation de valeurs et de normes qu'il implique, vont lui permettre de décroquer ses conduites, de hiérarchiser les situations et diversifier les réponses qu'il donne, de planifier ses actes dans le temps des projets, de donner une signification aux situations nouvelles.

Mais les modalités d'ancrage et d'intégration rendues possibles par le refoulement des contradictions, vont être remises en question à l'adolescence, tout autant du fait des transformations biologiques que de l'émergence des oppositions aux modèles antérieurs, et du rejet des identifications infantiles. Le sujet se trouve plus ou moins submergé par la prise de conscience des contradictions, inadéquations et injustices.

3. Socialisation et personnalisation :

Ce qui favorise le développement de l'adolescent dans le sens d'une socialisation et d'une personnalisation plus complexes et plus riches, c'est, selon les termes employés par Piaget, la transformation du moi en "personnalité" :

"Le moi, c'est l'activité propre centrée sur elle-même. Au contraire la personnalité c'est le moi décentré, c'est l'individu en tant que s'insérant dans le groupe social, se soumettant à une discipline collective, incarnant une idée, adhérant à une œuvre et avec l'œuvre, à une échelle de valeurs, à un programme de vie, à l'adoption d'un rôle social" (1962). La personnalité c'est la fonction par laquelle s'opère "la soumission du moi à un idéal qu'il incarne mais qui le dépasse et qui se le subordonne" (1955).

L'individu, en se socialisant, cherche à se réaliser en tant que personne. La personne n'est pas une structure conditionnée, soumise, passive et immobile. Elle est acte, réalisation, elle s'éprouve dans un un temps personnel. Inséparable d'un présent, elle est un sujet-acteur, qui a des initiatives, qui fait des choix, s'affirme, s'engage et produit des actes et des "œuvres". La personne est un

passé, une histoire, des stratégies d'enracinement et de continuité identitaires, de possessions et d'appartenances, à partir desquels se développent la conscientisation, la prise en compte des ressemblances et des différences, et le questionnement critique. Mais la personne est avant tout l'organisation de temporalités nouvelles, et la réalisation de possibles. Comme le disait Paul Valéry, "ce qui est le plus vrai d'un individu et le plus lui-même, c'est son possible, que son histoire ne dégage qu'imparfaitement".

 PLACER LE TABLEAU 1 APPROXIMATIVEMENT ICI

La personne est quête de pouvoir, de sens et de valeurs, d'inscription dans une orientation. Elle est mise en oeuvre et en perspective, elle est ouverture à de nouveaux enjeux dans les relations aux autres et aux institutions, une disponibilité au changement impliquant une déprise par rapport aux habitudes et aux manières d'être instituées de la personnalité, et une relance dans la quête, provoquant éventuellement de véritables conversions par changements de niveaux, de moeurs ou d'attitudes.

On peut résumer par le tableau 1 les caractéristiques spécifiques de la socialisation et de la personnalisation. Il n'est pas sûr qu'elles soient toujours en harmonie. La socialisation s'opère sous la pression des groupes et des institutions qui ont essentiellement pour but leur propre survie ou leur propre promotion. Celles-ci peuvent parfois se faire au détriment des individus. La socialisation peut donc, dans certains cas impliquer uniformisation et normalisation dépersonnalisantes.

IDENTITES, MOUVEMENTS SOCIAUX ET SUJET PERSONNEL

Si l'on réduit la socialisation au seul processus d'intégration, d'adaptation et de conformité aux attentes sociales, les groupes d'appartenance sont perçus comme de simples courroies de transmission entre la société et l'individu. Il faut alors expliquer pourquoi des groupes ou des individus refusent les attentes sociales, réclament leur autonomie et leur indépendance, adoptent des attitudes de

retrait ou de rejet.

La théorie de l'intégration doit donc se doubler d'une théorie du conflit ainsi que d'une théorie du projet comme moyen de dépassement des conflits.

Les sociologues se méfient en général de la notion d'identité personnelle, synonyme pour eux d'égoïsme, d'individualisme et surtout de conscience individuelle. Comme le rappelle Touraine, "la sociologie est l'ennemie du Moi. La conscience que l'acteur individuel ou collectif a de lui-même ne livre pas le sens de sa situation, la raison d'être de ses conduites" (1974, p.179). Tout mouvement collectif identitaire peut dès lors apparaître comme suspect des mêmes travers.

Analysons plus précisément la façon dont Touraine nous présente la question des rapports entre les identités sociales et le sujet personnel.

"L'identité sociale n'est que l'intériorisation des valeurs et celles-ci ne sont pas séparables de l'idéologie dominante". Or "la conscience minoritaire" qui en permet l'émergence, aboutit à la reconnaissance d'un ordre établi et à l'occultation des fondements de cet ordre, des rapports de pouvoir et d'exploitation.

L'identité sociale ne provoquerait que des réflexes conservateurs, des défenses contre le déracinement, et donc la revendication d'un retour au passé. Elle "fait appel à ce qu'il y a de moins social en l'homme : la nature, à un niveau collectif, le corps, l'inconscient, les relations interpersonnelles, le désir au niveau de l'individu" (1980, p.23).

Pourtant l'acteur, individuel ou collectif, peut "accéder" à l'action historique et participer à l'instauration de nouvelles identités. Pour cela il doit maximiser tout à la fois sa participation et sa contestation, passer à la contre-offensive; celle-ci suppose une rupture préalable, suivie de la participation à l'affrontement, à travers lequel les acteurs ont pour objectif de déterminer eux-mêmes les conditions de leur vie collective et personnelle. L'identité se construit dans ce cas, non en référence à un "être" en retrait ou en parade, mais à l'action et à la maîtrise des choix pour l'action.

L'appel identitaire associé à la révolte contre la domination, amène l'acteur à

abandonner une définition statutaire, ou en rôles, pour s'engager dans la "gestion" des conflits, des transformations culturelles et des rapports sociaux.

La quête de l'identité s'origine dans un conflit et peut donner naissance à un mouvement social.

L'action sociale se définit en premier lieu à partir de ses orientations culturelles normatives, assimilables à un travail créateur instauré dans le rapport de l'homme à ses oeuvres. Ces orientations ont une double exigence : la création d'oeuvres et leur contrôle, (1951, p.56).

L'historicité, c'est à dire le travail culturel de la société sur elle-même en vue de produire ses propres modèles de fonctionnement, s'inscrit dans des systèmes d'actions et dans des rapports sociaux conflictuels, caractérisant la deuxième composante fondamentale de la dynamique sociale, définie par une relation inégale au contrôle social des orientations. Toute action peut donc être définie par cette double référence à des orientations culturelles et à des rapports sociaux. Le travail créateur d'oeuvres (culture) et les processus organisant la vie collective (conflits et solidarités) permettent à la sociabilité et à la conscience historique de se construire, en interaction. Mais il faut ajouter ici la dimension anthropologique de la saisie de l'existence humaine, du tragique humain, de la conscience existentielle vivant la contradiction entre l'inscription de l'homme dans la problématique "naturelle" (naissance, mort, et angoisse qui leur est associée) et la problématique anti-naturelle de la pensée et de la culture humaines.

Le sujet historique ne peut être confondu ni avec le système social, ni avec des acteurs collectifs concrets, mais renvoie à la constitution et à la contestation, à l'organisation et au dépassement des formes de la vie sociale, sous la double exigence de création et de contrôle des oeuvres. Mais le projet d'orientation collectif perdrait pourtant toute signification "s'il n'était objectivement présent en chaque acteur" (1965, p.127).

Tout acteur procède en effet du sujet historique dès l'instant où il agit au nom de la totalité sociale en mouvement, considérée dans son ensemble, y compris dans ses

conflits et ses contradictions."L'identité n'est séparable ni d'un conflit ni d'un enjeu" (1978,p.300). "L'individu n'est pas seulement individualité biologique et rôles sociaux, personnalité et acteur, il est sujet (personnel)..il participe au sujet historique et porte en lui ses exigences fondamentales de création et de contrôle"(1965,p.228).

Touraine différencie quatre types de projets, associés à des niveaux différents de participation et de contestation sociales : 1. le retrait (repli sur l'individualité), 2. le projet individuel (limité aux relations interpersonnelles, et à la position dans le système social), 3. le projet collectif (participation aux projets d'un groupe se définissant par des rapports collectifs), 4. la vocation (impliquant une forte présence du sujet historique par la volonté de contrôle collectif et l'exigence de création personnelle.

Le sujet personnel ne se définit pas par rapport à un niveau de réalité sociale mais par rapport à tous, ce qui implique la nécessité de résoudre les contradictions entre engagements, et les conflits entre projets divergents.

La notion même de sujet personnel tend à s'opposer à toute dissociation entre les valeurs et les conduites, à s'opposer à l'hypothèse selon laquelle les valeurs une fois posées et institutionnalisées, les conduites pourraient être conçues comme des degrés de conformité à ces valeurs. A son plus haut niveau "le sujet personnel est non adhésion à des normes mais position de valeurs, et donc remise en cause des institutions" (1965,p.149). "L'individu s'affirme sujet personnel par son projet, lorsque celui-ci est de niveau élevé et, à ce titre, il est dirigé, dans les organisations, par un double mouvement de participation et de revendication (op.cit.p.414).

C'est dans la mobilisation associée à l'expérience de situations collectives, que l'individu peut, au-delà de sa personnalité et des rôles sociaux qu'il assume, se saisir comme sujet, personnel et historique.

Il est toutefois nécessaire de retrouver les rapports sociaux qui sous-tendent les conduites, de découvrir le pouvoir, l'influence, la conformité ou le conflit derrière

les acteurs.

L'identité sociale est imposée du dehors. Elle ne me dit pas qui je suis et le sens de ce que je fais, mais qui je dois être et les conduites que l'on attend de moi, sous peine de sanction. "L'identité ne peut être que la soumission dépendante, hétéronome et aliénante à un pouvoir" (1974, p.180).

On voit clairement ici le caractère contradictoire des identités sociales, qui participent de la fonction intégrative des acteurs dans le système, et l'identité personnelle par laquelle le sujet manipule la fonction assertive (Koestler, 1979).

La socialisation est impliquée tout autant dans l'innovation que dans la conformité. Dans sa genèse l'identité, personnelle et sociale tout à la fois, s'instaure aussi bien dans le refus ou la révolte que dans la participation et la conformité.

Si l'identité sociale, à travers l'apprentissage des rôles et des règles, relève de la socialisation, le sujet personnel, par le projet et la création d'œuvres collectives, relève de la "personnalisation du sujet historique". Celle-ci ne peut s'opérer qu'à travers le procès de désaliénation. L'aliénation intervient aussi bien au niveau de l'image de soi (réduction du dominé à l'image de lui-même que lui impose le dominant) que dans le blocage de la création ou du contrôle des œuvres.

ASSUJETTISSEMENT ET PERSONNALISATION

L'assujettissement (ou aliénation) peut être présenté comme l'envers, comme le versant négatif de la personnalisation.

Pour la définition (restreinte) de l'aliénation, on se réfère généralement à celle proposée par Marx dans "Economie politique et philosophie" (1844), selon laquelle le travailleur est dessaisi, privé, au profit d'un autre, de la possession et de la jouissance d'une partie de son ouvrage, et se trouve ainsi lésé de cette partie de sa personnalité qui a été engagée dans l'activité de production. Il n'est plus lui-même, il devient autre, en particulier par la prise de conscience de sa situation d'exploité. Il semble cependant nécessaire d'élargir cette définition au delà du champ des seules activités de travail et de production.

Dans la mouvance de la conception allemande de l'aliénation (Hegel, Marx) centrée sur

l'extériorisation et l'étrangéité, le tragique du déchirement et la logique de l'opposition, l'aliénation objective s'accompagne nécessairement d'une aliénation subjective, le caractère aliénant des conditions d'existence ayant pour conséquence la perte de soi dans un autre, l'aphanisis (déperdition) partielle ou totale.

Seeman a proposé de distinguer cinq dimensions de l'aliénation : 1. le sentiment d'impuissance (powerlessness); 2. la dé-signification (meaninglessness); 3. l'anomie (normlessness); 4. l'étrangeté aux valeurs (value isolation), et enfin 5. l'absence de réalisation de soi (self-extrangement), (1967, p.181).

L'aliénation en tant que dessaisissement et privation, extériorisation du soi, déshumanisation ou chosification, en tant que déplacement dépersonnalisant dans le champ de l'autre, ne s'applique plus seulement à l'exploitation dans le travail et à l'oppression, mais à toute situation où un individu (ou un groupe) perd ses moyens d'action, ses capacités de personnalisation, échoue à devenir lui-même, à conquérir son identité personnelle et collective, par assujettissement d'origine exogène, réduisant la personne à l'état d'objet, d'animal ou de marionnette sociale.

La dialectique de l'aliénation et de la personnalisation ne peut se comprendre que dans l'analyse des relations complexes s'instaurant entre les choses, l'Autre et Moi. "C'est dans le rapport concret et synthétique de l'agent à l'autre par la médiation de la chose, et à la chose par la médiation de l'autre que nous pourrions trouver les fondements de toute aliénation possible" (Sartre, 1960, p.154)..et on peut ajouter "...de toute personnalisation possible"

 PLACER LE TABLEAU 2 APPROXIMATIVEMENT ICI

Les institutions sociales, si elles tendent à une harmonisation totalisante, sont en fait, de par leur différenciation même et leurs relations avec les besoins et désirs des acteurs, le lieu de contradictions à l'intérieur des structures sociales, constituant en fait la condition objective des aliénations. Mais ces contradictions ont des conséquences directes ou indirectes sur l'acteur social par l'impuissance, la désignification, l'anomie, la dévalorisation et la déréalisation

qu'elles provoquent. Ces conséquences constituent les conditions subjectives de l'aliénation qui ne se définit pas seulement par une situation mais par le sens donné à cette situation.

Toutefois prendre conscience de mes divisions, des contradictions existant dans mes actes ou mes opinions, ne me permet pas de saisir l'origine, les racines (internes et/ou externes) de l'assujettissement, ni de prévoir ses conséquences. Je dois, pour y parvenir, pour lutter efficacement contre l'aphanisis et la désagrégation des conduites engager des comparaisons, des anticipations et des projets. Ces activités de restructuration intégrative, cet effort toujours renouvelé d'harmonisation des conduites, de réorganisation des représentations et de renouvellement des visées, constitue la personnalisation. "L'homme se définit par son projet..(il) dépasse perpétuellement la condition qui lui est faite ; il dévoile sa situation en la transcendant pour s'objectiver, par le travail, l'action ou le geste" (Sartre, 1960, p.95). Mais cette nécessité d'être "en dehors de soi-même vers.." (Sartre), "d'être autre pour devenir je" (Malrieu), passe par la transformation des institutions (projet d'harmonisation, liquidation des contradictions), des relations aux autres et aux objets (concrets ou abstraits). Le Moi n'est donc ni intégré, ni clivé, mais dans un effort perpétuel de totalisation, tentative et effort s'inscrivant comme l'histoire de la personne. La totalisation s'oppose ici à la totalité, comme le passage s'oppose aux états.

IDENTITES STIGMATISEES ET ALTERITES MEURTRIERES

Il est des situations où l'assujettissement est à son maximum et la personnalisation bloquée; ce sont celles où le sujet se voit non seulement dénier toute valeur, mais rejeté en tant que personne, méconnu dans ses droits d'être humain.

1. La xénophobie et la peur de l'étranger venu d'ailleurs.

Rien n'est plus rassurant que l'étranger exotique. Même si sa différence n'est pas vraiment acceptée, elle amuse, elle étonne. Mais, qu'il entre chez nous et la même différence va devenir inquiétante, dangereuse, et réactiver nos angoisses infantiles de persécution. Dès l'âge de 8 mois en effet, l'enfant apprend à vivre avec l'angoisse de

l'étranger, objet "persécuteur" dont l'intrusion extérieure menace la constitution difficile et simultanée de l'objet-mère et de l'identité propre. L'étranger va dès lors représenter un danger, et provoquer, à des degrés divers selon les situations et les individus, des réactions apparemment instinctives de méfiance et de rejet. En fait quatre types de sentiments sont inspirés par les étrangers : la crainte, le ressentiment (Moscovici, 1984), le mépris et la haine.

L'angoisse de l'étranger et les sentiments négatifs qu'il inspire offrent un avantage pour un Etat-nation : ils stimulent le processus de différenciation par rapport aux groupes extérieurs (logique centrifuge) et jouent un rôle intégrateur pour la collectivité (logique centripète). Ils renforcent le sentiment d'appartenance et l'identité nationale, tant il est vrai que le nationalisme exacerbé s'enracine dans une structure psychique profonde fondée sur la crainte de l'autre, la crainte de ce qui est différent et perçu comme une menace pour l'identité. De tels mécanismes défensifs sont en fait constitutifs de la personnalité individuelle ou des identités collectives selon le mécanisme altérité --> crainte --> séparation --> unification de soi, tant du moins que le mépris, le ressentiment et la haine ne provoquent pas le désir de détruire l'autre.

"La Nation est productrice d'identité collective non seulement par minimisation des différences internes (homogénéisation), mais aussi par accentuation de sa spécificité par rapport aux autres Nations, et fonctionne comme dispositif d'exclusion", (Lochak, 1985, p.33).

Le statut juridique des étrangers dans les Etats modernes le montre clairement. Il fonctionne sur la logique de l'exclusion basée sur la dénegation des droits, avec ses deux principes de précarité et de discrimination .

L'universalité des droits de l'homme devrait exclure toute discrimination entre nationaux et étrangers. Or il n'existe pas en droit international un principe général d'assimilation. Mieux, ce droit ne récuse pas comme illégitimes les discriminations entre nationaux et étrangers.

Dans le statut d'étranger se trouvent marqués les stigmates de l'infériorité, à

travers l'inégalité de traitement juridique de différents types d'étrangers, qui se trouvent ainsi plus ou moins "infériorisés", à partir d'arguments humanitaires, politiques, idéologiques ou psychosociaux. L'infériorité se trouve également modulée à partir des activités et droits, permis ou interdits aux étrangers.

La xénophobie se trouve donc implicitement présente dans le droit ! Mais elle n'est qu'un sentiment, incertain, ambivalent, alors que le racisme est une passion se fondant sur une idéologie de l'affirmation de soi par la négation de l'autre. Il n'y a plus de droit dans la conduite raciste, plus d'oscillation trouble et troublante à l'égard de l'étranger. Celui-ci est devenu l'envahisseur, l'ennemi. La conviction haineuse et méprisante prend le pas sur l'ambivalence. Mieux, le raciste en vient à aimer sa haine et à la partager avec ses "frères de haine", comme d'autres partagent l'amour.

2. L'ostracisme ou l'extraction de l'étranger du dedans.

Mais il n'y a rien de plus angoissant qu'un envahisseur indétectable, comme ces extra-terrestres qui ont pris forme d'homme, langages et manières terriennes. Ainsi, à l'intérieur même du groupe, chaque membre devient un étranger dangereux en puissance, aux yeux des autres.

Pour un groupe peu homogène, dont l'identité est mal assurée, la tentation est grande de trouver en son sein des individus, ou mieux encore des groupes minoritaires, à qui l'on attribuera la responsabilité des maux et des malheurs dont tout le monde souffre. Ces boucs-émissaires feront l'objet d'une marginalisation, d'une ségrégation associée à l'obligation de résidence (ghetto ou réserve), ou de l'ostracisme et de l'exil.

L'ostracisme athénien était une pratique apparemment démocratique de l'exclusion. Les citoyens, en assemblée générale, pouvaient, une fois par an, décider du bannissement de l'un d'entre eux. Chacun inscrivait le nom du citoyen qu'il désirait voir banni sur un tesson de poterie (ostrakon). Le bannissement était prononcé si un nom recueillait plus de 6000 voix. Le citoyen banni devait quitter l'Attique dans les 10 jours et demeurer à l'étranger durant 10 années. Une telle pratique ne pouvait que provoquer des abus. Aristote lui-même en fut victime.

L'exil romain était plus sévère. Contrairement à l'ostracisé athénien, l'exilé romain perdait tous ses biens, était déchu de la citoyenneté, et son temps d'exil pouvait correspondre au temps de vie.

Dans de telles pratiques instituées, l'effet "bouc-émissaire" devait jouer un rôle non négligeable par le ^{biais} jeu de la délation et des effets de discours. Mais elles ne concernaient que quelques individus. Plus graves dans leurs effets, comme dans leurs pratiques, vont être les stigmatisations de groupes ou de peuples minoritaires; par exemple le peuple Juif. L'ostracisme va laisser la place à des pratiques plus radicales de déportation et d'extermination (génocide).

3. L'inquiétante étrangeté : la similitude décalée et l'identité fragile.

Les remarques précédentes montrent que l'étranger, du dehors ou du dedans, ne peut provoquer angoisse, mépris, ressentiment ou haine, qu'à la condition de provoquer d'abord un sentiment ambigu d'étrangeté (xénos signifie tout autant étrange qu'étranger), lequel implique que l'étranger soit à la fois semblable et différent de moi. L'autre est en quelque sorte, comme le propose Francis Martens, un "semblable légèrement décalé" (1981, p.62), auquel je m'identifie comme à un double qui me résisterait et m'apparaîtrait comme étrangeté inquiétante. "C'est pourquoi je tiens pour fautive, ou en tout cas pour incomplète, l'idée admise selon laquelle le racisme témoignerait d'un refus radical de l'autre, d'une intolérance foncière aux différences. Contrairement à ce que l'on croit, l'image du semblable, du double est infiniment plus troublante que celle de l'autre (Pontalis, 1984, p.17).

Le racisme trouve donc l'une de ses sources importantes dans la fascinante et inquiétante confusion-opposition du familier et de l'étranger, qui réactive l'opposition du pur et du souillé, du bien (le soi qu'il faut garder) et du mal (l'autre en soi qu'il faut extirper). Dans cette ambiguïté peut s'opérer, hors de toute conscience, le fait que le sujet attribue à autrui les tendances, les désirs refoulés qu'il méconnaît en lui-même. "Le raciste projette sur le groupe honni ses propres fautes et ses penchants inavoués" (Laplanche et Pontalis, 1967, p.345). Par exemple, "ce n'est pas tant l'altérité juive que sa parenté fondamentale qui est le vecteur de la paranoïa antijudaïque" (Martens, 1981). Le raciste projette ses pulsions agressives sur le racisé; elles lui reviennent ensuite sous la forme d'objets persécuteurs, qu'il se donne le droit dès lors de combattre et de détruire, alors qu'ils ne sont que les

supports en miroir de sa propre violence. Sa frénésie destructrice est d'autant plus intense que son identité est plus fragile. La destruction, idéale ou concrète, de l'autre est perçue comme un acte obligé et un garant supposé de la cohérence (pureté!) de soi.

4. Le racisme, cas particulier grave de l'altérisme.

Toute différence biologique, comportementale, sociale et culturelle peut déclencher des réactions de type raciste. Le racisme s'attaque à tout ce qui vit et existe : les jeunes, les femmes, les étrangers, les vieux, les malades, et des entités aussi indéfinies que l'Autre et le Différent..

Il importerait dès lors d'analyser en détail les différentes formes d'altérisme, (6). Je n'évoquerai au passage que le sexisme, associé fondamentalement à la misogynie, et souvent comparé au racisme. Ainsi Germaine Tillion, dans Le Harem et les cousins, déclare : "Les différentes formes d'aliénation dont (les femmes) sont victimes représentent actuellement la plus massive survivance de l'asservissement humain..le sexisme est plus profond et plus endémique encore que le racisme".

Il est à noter que la haine des femmes, comme d'ailleurs aussi des homosexuels, était présente dans la panoplie des phobies nazis. On peut aussi évoquer l'exemple d'Otto Weininger, qui se suicida à l'âge de 23 ans, victime de la haine de soi, alimentée dans la haine de l'autre. Freud, évoquant un ouvrage écrit par O.W, montre que celui-ci "a, dans un chapitre très remarqué, traité les juifs et les femmes avec une hostilité égale et les a accablé des mêmes invectives. Weininger en tant que névropathe était soumis à ses complexes infantiles ; les rapports au complexe de castration sont ce qui est ici commun au juif et à la femme". (Freud, 1909, éd. 1977, p. 116, note).

J.B. Pontalis se demande aussi si "la suraccentuation de la différence entre les "races", les ethnies ou les groupes ne viennent pas compenser (chez le raciste), une déficience de sa propre identité sexuelle. Voyez comme souvent la race méprisée est qualifiée de "femelle", alors même qu'on lui attribue une puissance sexuelle hors du commun", (op.cit.p.22).

Ceci dit, le sexisme, la gérontophobie (haine des vieux), la paidophobie (haine des

enfants), ont leurs caractéristiques propres, et des conditions spécifiques d'apparition qu'il n'est pas concevable de confondre.

L'altérisme, et le racisme qui en est la forme la plus insidieuse et la plus brutale, prennent sens et poids par leur prolifération dans les groupes sociaux, par leur façon d'organiser les mentalités collectives, de trouver un assentiment et même une complicité inavouée, mais réelle, dans l'opinion populaire. Il reste vrai aussi que des conditions économiques, géographiques, historiques, sociales ou culturelles peuvent favoriser ou freiner les conduites altéristes.

Si la différence est l'un des pivots du racisme et de l'altérisme, elle ne se confond pas systématiquement avec eux. Ce n'est pas la différence, les conduites différentes, qui fondent la haine, c'est la haine qui colore et oriente la différence, qui lui donne un sens autre : une raison de mépriser et de haïr. Dans l'idéologie raciste ce n'est donc pas la différence qui importe mais la signification, la suraccentuation et la stigmatisation qu'on lui surimprime.

L'objectif du raciste c'est de renforcer l'homogénéité de son groupe, de liquider les différences internes, en excluant tous ceux qui ne sont pas comme lui.

Nous savons, après les travaux de Milgram sur les méfaits de l'obéissance, de la fidélité à une cause et de la discipline (1974), que la pathologie sociale provient plus d'une perversion de la fonction intégrative (uniformisation et homogénéisation par des croyances collectives intégristes) que d'une déviation de la fonction assertive (affirmation d'identité des membres, des sous-groupes, pour éviter leur invisibilité sociale).

Saint-Exupéry disait "Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente" (Lettre à un otage). Tzvetan Todorov considère pour sa part que "reconnaître l'autre comme autre permet de mieux l'aimer" (1984). Le processus d'inviduation de l'être humain passe par une différenciation de soi et de l'autre, par et au delà de multiples identifications et oppositions réciproques, successivement dépassées. Telle est la condition permettant l'émergence d'une communication vraie, non confusionnelle, où chacun respecte l'autre dans sa différence, mais participe avec lui à des œuvres qui les dépasse tous deux.

CONCLUSION

Identité et altérité, ressemblances et différences sont inextricablement mêlées, pour le meilleur et pour le pire. Trop pousser à la ressemblance peut amener à créer l'uniformité, l'homogénéisation et le déni de la différence ; trop accentuer les différences peut aboutir à la discrimination et à la stigmatisation.

Seul le processus de personnalisation, c'est à dire le choix, le sens et la signification, l'orientation et le projet, pris en compte dans le fonctionnement individuel et social, peut éviter les errements de la normalisation (par le sujet ou par le groupe) ou la haine des autres. Par l'autodétermination du choix, du sens et du projet, l'acteur social ébauche des visées pour lutter contre les insatisfactions, s'efforce de cristalliser des aspirations en projets et de transformer des projets en réalisations. Il lutte contre les pressions qui l'aliènent. Dans ces conduites de projet et d'innovation sociale s'effectue la rencontre de l'histoire sociale des institutions et de l'histoire personnelle. L'une et l'autre s'y interconstruisent. Si elles deviennent l'une avec l'autre oeuvre (collective) de sujet(s) c'est à la mesure des tentatives qu'ils mènent - plus ou moins conscients, en opposition et en alliances avec d'autres - pour traiter, objectiver et contenir dans leurs choix et par leurs projets les contradictions que l'histoire de la société leur désigne comme des problèmes à affronter. Ces problèmes sont des enjeux dans la personnalisation et dans le devenir des institutions.

SOCIALISATION <=====> PERSONNALISATION	
6. INTEGRATION sociale	6. REALISATION de soi
5. INSERTION réticulaire *	5. ORIENTATION par le projet
4. INITIATION par le groupe	4. PROMOTION par le pouvoir
3. APPROPRIATION règles et compétences	3. ESTIMATION hiérarchisation des valeurs
2. INTERIORISATION styles, imaginaires Représentations Valeurs	2. CONSCIENTISATION quête du sens identification esprit critique
1. IDENTIFICATION attachements et défenses	1. AUTONOMISATION liberté d'action autocontrôle

* insertion dans de multiples réseaux.

TABLEAU 1

ALIENATION	> ----- <	PERSONNALISATION
	< ----- >	
1. IMPUISSANCE		1. QUETE DE POUVOIR
2. DE-SIGNIFICATION (insignifiant) (insensé)		2. QUETE DE SENS
3. ANOMIE		3. QUETE D'AUTONOMIE
4. ETRANGETE AUX VALEURS		4. QUETE DE VALEURS
5. INCAPACITE A SE REALISER		5. REALISATION DE SOI

TABLEAU 2

NOTES EN BAS DE PAGES

* Professeur de Psychologie sociale, Université de Toulouse-Le Mirail, (France). Co-Directeur du Laboratoire "Personnalisation et changements sociaux", associé au C.N.R.S.

(1) Le terme institution implique trois définitions emboîtées :
- l'institution comme sous-système social : elle se confond alors, plus ou moins, avec l'organisation sociale.
- l'institution comme ensemble des règles et instruments utilisés par une organisation pour, et dans, son fonctionnement.
- l'institution comme passage, légitimation et consécration, cf. à ce propos Bourdieu P. (1982).

Même si les institutions sociales et culturelles semblent s'orienter vers une harmonisation totalisante, société et culture ne peuvent être qu'illusoirement perçues comme des totalités homogènes.

(2) On peut rapprocher les notions de modes et de styles collectifs à celle d'habitus proposée par Bourdieu. "Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est à dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations" (Bourdieu, 1980, p.88). Il définit d'ailleurs le style de vie comme un champ de pratiques et un univers de possibles résultant de la chaîne causale suivante : arbitraire culturel --> habitus de classe --> reproduction par inculcation et incorporation --> goût, sens pratique --> style de vie. Quant au style personnel il est une marque particulière, un écart par rapport au style propre à une époque ou à une classe. résidant dans la singularité des trajectoires sociales (intégration unique dominée par les premières expériences), (op.cit.p.101).

(3) M.Dufrenne, 1973, p.464

(4) Pour Piaget par exemple le changement social comme le changement personnel constituent une marche progressive vers l'équilibre, une construction dirigée (mais non finalisée). La sociogenèse est "le développement collectif, se poursuivant de génération en génération en façonnant les générations nouvelles avant qu'elles prennent la relève dans cette marche continue" (Piaget et al., 1963, p.12). L'histoire collective se rapproche d'une genèse : "la tendance historique à l'intégration des structures antérieures aux suivantes n'est que l'expression généralisée du processus génétique de l'équilibration" (1967, p.115).

(5) Sur la construction de l'identité cf. les ouvrages collectifs (Tap, éd) Identité individuelle et personnalisation, Toulouse, Privat, 1980 et Identités collectives et changements sociaux, Toulouse, Privat, 1980. A propos de la théorie de l'étayage appliquée aux transformations psycho-sociales, cf. Kaës R. Etayage et structuration du psychisme. Connexions, 1984, 44, pp.11-48. "L'histoire du sujet est celle de ses étayages : appuis, modèles, dérives-reprises. Le concept d'étayage tente de rendre compte des relations cruciales de la psyché, du corps, du groupe et de la culture. Le psychisme se structure sur un processus d'étayage multiple, réticulaire, mutuel et critique", (op.cit.p.32).

(6) On a proposé plusieurs termes pour signifier les constellations phobiques et agressives dirigées contre autrui : l'allophobie (M.Sperber), l'hétérophobie (A.Memmi) ou l'autrisme (A.Langaney). Je proposerais plutôt le terme d'alterisme, qui implique la haine d'une catégorie d'êtres humains ayant pour cause et conséquence, tout à la fois, l'altération de soi et de l'autre et de leur relation, et s'actualisant dans des justifications et dans des actes.

BIBLIOGRAPHIE

- Bourdieu P. (1982) Les rites comme actes d'institution. Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 43, 58-63.
- Bourdieu, P. (1980) Le sens pratique. Paris, éd. Minuit, 1980
- Dufrenne, M. (1973) Style Encyclopaedia Universalis, 15, 463-466
- Durkheim, E. (1895) Les règles de la méthode sociologique, Paris, PUF, 9^e éd. 1947
- Durkheim, E. (1922) Education et sociologie, Paris, PUF, 3^e éd., 1977
- Freud, S. (1909) Le petit Hans, in Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1954
- Koestler, A. (1979) Janus, Esquisse d'un système. tr. fr., Paris, Calmann-Lévy.
- Laplanche, J. et Pontalis, J.B. (1967) Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, PUF
- Lochak, D. (1985) Les étrangers : de quel droit ?, Paris, PUF
- Malrieu, P. (1979) La crise de personnalisation. Ses sources et ses conséquences sociales. Psychologie et Education. Toulouse-Le Mirail, 3, 1-18.
- Martens, F. (1981) Le miroir du meurtre ou la synagogue dévoilée, in Le racisme, mythe et science, Bruxelles, Complexe.
- Marx, K. (1844) Economie politique et philosophie, in Oeuvres, Economie II, 1968, Paris, Gallimard.
- Milgram, S. (1974) Obedience to authority. An experimental view, N.Y., Harper and Row. tr. fr., Paris, Calmann-Lévy
- Moscovici, S. (1984) Le ressentiment, suivi d'extraits d'interviews, in La société face au racisme, Bruxelles, Complexe.
- Piaget, J. (1955) De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent, Paris, PUF
- Piaget, J. (1962) Les relations entre l'affectivité et l'intelligence dans le développement mental de l'enfant, Paris, CDU
- Piaget, J. et al. (1963) La filiation des structures. Etudes d'épistémologie XV. Paris, PUF.
- Piaget, J. (1967) Les méthodes de l'épistémologie. Logique et connaissance scientifique. Paris, NRF, 62-134
- Pontalis, J.B. (1975) Naissance et reconnaissance du self. Pour introduire à l'espace potentiel, in Psychologie de la connaissance du soi, Paris, PUF.
- Pontalis, J.B. (1984) Une tête qui ne me revient pas, Le Genre Humain, 11, Bruxelles, Complexe.
- Sainsaulieu, R. (1977) L'identité au travail, Paris, Presses de la Fondation Nationale des sciences politiques.
- Sartre, J.P. (1960) Critique de la raison dialectique. Tome 1. Théorie des ensembles pratiques, Paris, Gallimard.
- Seeman, M. (1967) Les conséquences de l'aliénation dans le travail. Sociologie du travail, 11, 113-133
- Tap, P. (Ed.) (1980) Identité individuelle et personnalisation, Toulouse, Privat.

- Tap,P.(Ed.) (1980) Identités collectives et Changements sociaux,Toulouse,Privat.
- Todorov,T.(1984) Une critique dialogique,Le Débat
- Touraine,A.(1965) Sociologie de l'action,Paris,Seuil
- Touraine,A.(1974) Pour la Sociologie,Paris,Seuil
- Touraine,A.(1978) La voix et le regard,Paris,Seuil
- Touraine,A.(1980) Les deux faces de l'identité,in P.Tap (éd) Identités collectives et changements sociaux,Toulouse,Privat,19-26